

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 14

Artikel: Frédéric Chopin
Autor: Heinecke, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les derniers jours de Port-Arthur. — Général Kondratenko, l'âme de la défense de la forteresse, et son aide de camp Nomajenko, mis en bière, au fort Kikuan.

Episode du siège de Port-Arthur. — La mort du général Kondratenko. — Il faut se représenter dans quel état se trouvaient les fortifications de Port-Arthur, au début de la guerre, pour se rendre compte exactement du rôle prépondérant qu'a joué, dans le siège mémorable, le général Kondratenko. Lors de sa dernière visite à la forteresse, avant le commencement des hostilités, le général Kouropatkine, alors ministre de la guerre, avait signalé les nombreuses imperfections des forts et les points très faibles de la ceinture de défense de la forteresse réputée „imprenable“.

Aussi, quand Stessel et son armée furent enfermés dans le Liao-Tung, il fallut bien songer aussitôt à fortifier Port-Arthur.

C'est à cette tâche ardue, rendue mille fois plus difficile par le manque de temps, par un ennemi acharné qu'il fallait combattre incessamment et sous le feu même de l'artillerie, que s'est dévoué le général Kondratenko. Il s'en est acquitté avec une science consommée et un dévouement à toute épreuve. Il est mort au champ d'honneur et son nom restera gravé dans l'histoire de son pays.

FRÉDÉRIC CHOPIN

Une courte vie

Une des figures les plus sympathiques, parmi les musiciens, est certainement celle de Frédéric Chopin, né aux environs de Varsovie en 1809. Lui aussi, dès son plus jeune âge montra les dispositions les plus heureuses, et fut initié par son professeur, musicien obscur, mais élève passionné de la grande école des Bach et des Hændel, à l'étude des œuvres classiques qui seules forment les grands artistes.

L'exécution, la mémoire, l'intelligence, le sentiment, tout s'annonça merveilleux chez cet être privilégié qui entreprit, à douze ans, une tournée artistique où il recueillit les plus beaux lauriers, surtout à Vienne, la capitale de l'Autriche, la patrie des Beethoven, des Mozart et des Haydn, qui était plus que toute autre ville, capable d'apprécier, mais aussi de juger des qualités réelles de ce talent naissant.

Chopin avait environ vingt ans, quand il arriva à Paris où on l'accueillit à bras ouverts, et dont le courant intellectuel et artistique l'enthousiasma si vivement, qu'il s'y fixa pour toujours. Où donc, sinon à Vienne, aurait-il pu trouver une connaissance aussi approfondie des anciens maîtres, une intelligence aussi bienveillante pour les compositeurs modernes et un groupe aussi homogène d'artistes pour les interpréter ?

Non moins brillante, non moins intéressante et hospitalière, était alors cette aristocratie des réfugiés polonais parmi laquelle brillaient au premier rang les Poniatowsky, les Czartorisky, les Brancovan, etc. Dans cette société d'élite qui accordait une si généreuse protection aux artistes, la musique était surtout tenue en haute estime, d'autant plus que plusieurs de ces dames étaient elles-

mêmes artistes de premier ordre. Quoi d'étonnant alors que Chopin, accueilli comme un des leurs, et se trouvant presque dans une autre Pologne, plus belle, plus riche et plus libre que celle qu'il venait de quitter, ne pensa plus jamais à retourner dans sa patrie froide et brumeuse, qui gémissait sous le joug d'un maître encore barbare.

L'hôtel Lambert, la demeure des Czartorisky s'ouvrit tout grand pour le célèbre compatriote qu'on reçut comme un ami, comme un parent aimé. La princesse, qui était la grâce, la bienveillance même, très artiste et excellente pianiste, se faisait souvent entendre avec lui à deux pianos et contribua ainsi au succès de son protégé, émule et maître !

Voulez-vous connaître maintenant l'extérieur de ce pianiste compositeur, aux mélodies suaves et passionnées, empreintes d'une mélancolie étrange qui semblaient présager la fin prématurée de ce génie illustre qui aurait pu donner encore tant de chefs-d'œuvre au monde ?

Représentez-vous un homme de taille moyenne, blond, pâle, les traits sympathiques, le corps frêle et diaphane, les mains longues, d'une blancheur et d'une finesse sans pareille. Le piano, sous ses mains, avait une égalité, une sonorité et une pureté merveilleuses ; sa mesure, son rythme étaient parfaits, et l'on entendait, dès les premières mesures, qu'il avait étudié les maîtres anciens, qu'il s'était inspiré de leur style large et noble, et lors même que sa main droite s'abandonnait à ces traits délicats, qui alternaient avec son chant suave et perlé, sa main gauche gardait et marquait la mesure avec une clarté parfaite. Comment faire comprendre le moelleux de son jeu toujours lié et soutenu ? Il est aisé de s'en rendre compte en constatant que la plupart de ses compositions étaient écrites en cinq ou six bémols. Chopin avait l'habitude de jouer les doigts très allongés en les faisant pour ainsi dire glisser

sur les touches, ce qui donnait à ses sons une douceur surprenante. Il attaquait ses notes pianissimo, on doutait si ce fut un son, et graduellement il arrivait à un volume de sonorité étonnante ; ses octaves étaient jouées du poignet avec un mouvement imperceptible et aussi vite qu'une gamme en simples notes. Son talent était exquis, rêveur, léger, poétique : personne ne l'a égalé ; personne ne l'égalera peut-être jamais sous ce rapport !

Parlons de l'homme, maintenant. Chopin donnait peu de leçons. Son temps était consacré à la composition, et l'on éprouvait une certaine hésitation à demander à ce jeune homme, très occupé, très frère et très célèbre artiste, de descendre de son piédestal pour donner de modestes leçons au cachet. Sa santé d'ailleurs, ne lui permettait guère d'aller à pied ; il avait donc sa voiture et pensait sans doute que les autres artistes n'allaient pas à pied non plus. Aussi, dès que la leçon était terminée, il disait à son domestique, parfaitement stylé : « Faites avancer la voiture de Madame ou de Monsieur ! » La voiture de ces pauvres diables, c'étaient des socques, laissés chez le concierge ou cachés dans l'antichambre ! Peu de ces personnes prenaient plus de six leçons, assez pour se dire ses élèves, trop pour jouer en les dénaturant, les idées ravissantes du maître ! Il n'y a guère que deux personnes

qui puissent réellement se dire ses élèves et qui aient, dans leur enseignement perpétué les vraies traditions de Chopin : M^{me} Dubois et M. George Mathias, tous deux professeurs distingués et possédant à un très haut degré l'interprétation exacte des œuvres de Chopin.

L'atrophie de toute son organisation physique devenait de jour en jour plus évidente ; il souriait tristement lorsque son amie, George Sand, l'appela en plaisantant, son cher cadavre. Et cependant il se décida enfin à entreprendre un voyage à Londres où l'avait précédé sa grande réputation et où l'appelaient une invitation spéciale de la duchesse de Sutherland. Mais le climat brumeux de l'Angleterre ne pouvait convenir à sa santé déclinante, et pour monter le bel escalier du palais de la duchesse, deux grands valets durent porter le frêle artiste. Entré dans le salon et une fois devant son cher piano, ses doigts erraient comme des sylphes sur l'ivoire et des mélodies ravissantes transportaient l'auditoire aux portes du paradis.

Pauvre Chopin ! Revenu à Paris plus malade qu'avant de partir, il déclina de plus en plus, et mourut en 1849, regretté, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. Son talent était un rêve, et tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ne pourront jamais l'oublier !

H. HEINECKE.

Trop de zèle

Né dans les environs de Besançon, mais ayant gagné sa rondelette fortune à Paris, l'excellent M. Ternel, de la maison Lepère et Ternel (quincaillerie en gros, demi gros, détail et demi-détail), s'est retiré des affaires, il y a tantôt trois mois.

Pour une bouchée de pain, il acquit un coquet terrain, situé dans une des plus lugubres zones de Levallois-Perret, et jusqu'alors réputé pour la culture intensive du tesson de bouteille.

Une maisonnette s'y érigea bientôt, entourée d'un jardinet, lequel semblait avoir beaucoup de peine à ne pas se rappeler ces origines pelées.

Par la noble pratique du jeu de billard, ou, parfois, de la manille, M. Ternel oubliait, au fond d'un café voisin, les tracas du négoce, cependant qu'en sa demeure la paisible M^{me} Ternel pratiquait sans relâche ravaudage ou culinarisme.

M^{me} Ternel est une de ces braves créatures chez qui le désir de plaire à leur mari et d'en prévenir le moindre souhait remplace, avantageusement d'ailleurs, toute suprématie intellectuelle.

Maintenant que vous connaissez les personnages et le décor, entrons dans l'action, résolument.

C'est le 30 mars que la fête de la mi-Carême a eu lieu. Le cortège s'est composé d'une quinzaine de chars. Parmi les assistants figuraient Rosine Ferro-Pia, reine des marchés de Turin, deux de ses demoiselles d'honneur et les membres du comité des fêtes de cette ville. L'itinéraire suivi par le cortège a donné satisfaction aux commerçants de la rive gauche et de la rive droite. Une souscription publique a été ouverte, chaque billet portait un numéro participant au tirage d'une tombola gratuite dont les gros lots étaient une voiture automobile, un canot automobile, un mobilier complet, un voyage circulaire sur la côte d'Azur.

Le jardinet des Ternel, pendant le jour, communique avec la rue au moyen d'une barrière, laquelle barrière (notez le détail qui a son importance) grince sur ses gonds d'effroyable façon.

Même, ne craignons pas d'insister : la barrière des Ternel grince sur ses gonds d'effroyable façon.

Tout d'abord, on pensait qu'à l'aide d'un peu de suif on viendrait à bout de l'insupportable crissement.

Le suif, et les autres corps lubrifiants dans ce but employés, durent bientôt reconnaître leur impuissance.

En industriel qui n'ignore point de quoi il retourne, et quel remède employer, M. Ternel jugea :

« Il faut la faire roder. »

(Et comme il est Franc-comtois, il prononça *roder*.)

Mais les jours s'ajoutèrent aux jours, la barrière continuait à grincer de plus belle, et M. Ternel à chaque occasion s'écriait :

« Il faudra pourtant que je me décide à la faire *roder*. »

Un soir que M. Ternel s'était, en sa brasserie, attardé plus encore que de coutume, voici ce qu'il trouva en rentrant chez lui :

1^o Sa femme bâillonnée et à peu près morte de terreur ;

2^o La villa sens dessus dessous avec, en moins, tous les objets de quelque valeur et facilement transportables.

Revenue à elle, la naïve M^{me} Ternel expliqua :

« Ce sont deux jeunes gens qui ont fait le coup... des jeunes gens que j'avais amenés à la maison.

— Tu introduis chez nous des cambrioleurs ?

— Qu'est-ce que tu veux, mon ami, on m'avait dit dans le pays que c'étaient des rôdeurs de barrière ! » Alphonse ALLAIS.



Carnaval à Paris. La reine des reines avec ses demoiselles d'honneur.

De gauche à droite : M^{lle} Albaret, M^{lle} Trouplet (reine des reines), M^{lle} Loth.

Phot. E. Servant